

XIII

D'un commun accord, la princesse Olga Ramidoff et Maurice Vermont avaient fixé le jour de leur mariage. La princesse attendait de Russie, où elle les avait demandés, les papiers réclamés par la mairie de Paris pour apposer les affiches légales et dresser l'acte de mariage.

De ce côté, la jeune femme était parfaitement tranquille ; elle savait que ces papiers, loin de faire aucune révélation sur son passé, établissaient, au contraire, sa qualité de Polonaise née à Varsovie de parents français naturalisés. Avant de l'épouser, comme il lui fallait un nom, le prince Alexis Ramidoff l'avait substituée à une demoiselle Marie Olga Joubert, laquelle venait de mourir misérablement dans une pauvre auberge de Moscou.

Mais si elle ne craignait pas qu'on vint lui dire : " Vous n'êtes pas née à Varsovie, vous êtes née à Marangue, village des Ardennes ; vous ne vous appelez pas Marie Olga Joubert, vous vous nommez Suzanne Vernier, " elle tremblait, chaque fois qu'elle sortait, qu'on ne reconnût Andréa la Charmeuse dans la princesse Ramidoff.

Jusqu'à présent elle avait été assez heureuse pour ne rencontrer aucune des personnes qui l'avaient connue autrefois et qui fréquentaient son salon de la rue Pasquier ; mais, à moins que toutes ces personnes ne fussent mortes ou pour toujours éloignées de Paris, ce qui n'était pas admissible, elle sentait que tôt ou tard, cela devait fatalement arriver. Or, Andréa la Charmeuse reconnue, c'était son bonheur détruit, Maurice s'éloignant d'elle avec horreur, l'existence nouvelle qu'elle voulait se faire devenue impossible. Alors son titre n'avait plus aucun prestige, la princesse Ramidoff disparaissait et il ne restait plus qu'Andréa la Charmeuse, la grande mondaine, la courtisane célèbre, dont la merveilleuse beauté avait occupé et ébloui tout Paris.

Certes, maintenant que l'amour l'avait métamorphosée, qu'elle avait honte de son passé, que de bons sentiments la dirigeaient, qu'elle était devenue une vraie femme, enfin, plutôt que d'être Andréa la Charmeuse, elle eût préféré redevenir Suzanne Vernier, la pauvre paysanne de Marangue.

Cette pensée que Maurice pouvait d'un moment à l'autre être instruit de son passé la faisait cruellement souffrir. Ses craintes, ses appréhensions ne lui laissaient pas un instant de repos ; elles devenaient une effroyable torture.

Parfois, comptant sur la générosité de Maurice et sur sa puissance fascinatrice, elle se demandait si elle ne ferait pas bien de lui tout avouer.

— Il m'aime, il m'adore, se disait-elle, il ne sera pas plus impitoyable que Dieu, qui m'a prise en pitié en me faisant connaître l'amour ; il me tiendra compte de ma franchise, de ma confiance, de ma loyauté, et il me pardonnera, et il laissera le passé dans l'oubli.

Mais, aussitôt, elle se sentait frissonner, le doute s'emparait de son esprit, elle retrouvait toutes ses terreurs et, manquant de courage et de résolution :

— Non, non, s'écria-t-elle, c'est impossible, je ne peux pas lui dire cela ; il cesserait de m'aimer ; il me maudirait !... Il y a des choses qu'un homme n'oublie et ne pardonne jamais ! Oh ! non, Maurice ne m'aimerait plus, car l'amour n'est sincère, grand, durable qu'autant qu'il est basé sur l'estime ! Oui ! il doit tout ignorer ; il faut que je le détruise, que je l'enterre, cet exécrable passé.

— D'ailleurs, reprenait-elle, je suis complètement oubliée, et en me tenant réservée, en sortant peu, en prenant certaines précautions, je puis éviter les périls que je redoute. D'abord, nous ne ferons que des apparitions à Paris : aussitôt que nous serons mariés, nous partirons, nous voyagerons... Maurice a une grande fortune, nous irons en Asie, en Amérique, où il a passé son enfance... être toujours ensemble, nous deux seulement, ne vivre que pour lui, voilà ce que je désire maintenant, voilà mon rêve !

C'est en raisonnant ainsi qu'elle essayait de se rassurer sur l'avenir, de chasser ses craintes et de calmer son agitation intérieure.

D'autres pensées, non moins douloureuses, venaient encore la tourmenter. Elle avait toujours gardé le souvenir de la petite sœur qu'elle avait abandonnée ; mais depuis qu'elle aimait Maurice, sa tendresse pour Georgette, subitement réveillée

dans son cœur, était devenue excessive. Les paroles de sa mère mourante, lui recommandant sa petite sœur, résonnaient sans cesse à ses oreilles, et en songeant au peu de cas qu'elle en avait fait et à son départ de Marangue, elle poussait de sourds gémissements.

Là encore elle avait été coupable, criminelle, et toujours sa conscience la condamnait. Le jour comme la nuit, elle pensait constamment à Georgette, et quand elle se trouvait seule, livrée à ses sombres réflexions, loin du regard de ses serviteurs, elle versait des larmes brûlantes.

— Ma chère Georgette, ma pauvre petite sœur, s'écria-t-elle, qu'est-elle devenue ? Existe-t-elle encore ?

Elle ignorait complètement ce qui s'était passé à Marangue, depuis qu'elle en était partie. Elle n'avait jamais osé faire prendre aucun renseignement. L'idée lui vint de faire le voyage des Ardennes, mais de vagues appréhensions la retinrent. Celle qui avait été la fière Andréa, devenue pusillanime, manquait absolument de tout courage.

Maurice lui avait dit un jour qu'il possédait un château et plusieurs belles fermes, mais il n'avait prononcé ni le nom du château ni le nom des fermes. Et comme, par un sentiment de délicatesse, elle ne voulait pas qu'il lui parlât de sa fortune, l'occasion ne s'était pas présentée de causer de Salerne, des Ambrettes et du fermier Thomas. Du reste, ils avaient tant d'autres choses à se dire quand ils étaient ensemble, que Maurice ne lui avait pas parlé de Manette Biron et de Georges Raynal, bien qu'ils fussent à Paris depuis quelques jours.

Songeant à Georgette, la princesse se disait :

— Comme tout le monde, elle me croit morte ; je ne la détromperai point, mais il faut qu'elle soit heureuse. De loin, comme une bonne fée, je veillerai sur son bonheur et son avenir. Je trouverai le moyen de la faire riche, sans qu'elle sache d'où la fortune lui viendra, sans qu'elle voie la main qui la protégera.

La solitude plaisait à la princesse. Elle aimait beaucoup le théâtre, mais, dès qu'elle entrait dans une salle de spectacle, l'inquiétude la prenait et lui enlevait tout l'attrait de la soirée. Les promeneurs du boulevard et des Champs-Elysées l'effrayaient. Quand elle allait au Bois elle s'éloignait de la foule et cherchait les endroits les moins fréquentés, autant que possible les allées désertes et ombragées.

Le jour de l'enlèvement de Georgette, vers trois heures de l'après-midi, la princesse était au Bois. Son cocher s'était dirigé du côté de la porte de Boulogne.

Ayant fait arrêter sa voiture, elle avait mis pied à terre, et prenant une de ces allées tracées pour les piétons, qui courent à travers les taillis, elle s'était enfoncée dans le bois.

La journée était très belle, les oiseaux chantaient dans les massifs, la jeune verdure était magnifique et les rayons du soleil se faufilaient gaiement à travers les branches et les feuilles frissonnantes.

La princesse marchait lentement, la tête inclinée, rêveuse, éprouvant un charme infini à se trouver seule au milieu de ce bois, qui, sans leur ressembler en rien, lui rappelait les grandes forêts sauvages du pays des Ardennes. Sa main gauche relevait la traîne de sa robe, et sa main droite pendante tenait son ombrelle.

A ce moment elle pensait à Marangue, à Georgette, à Maurice et aussi à Manette, la sorcière, dont elle avait repoussé les conseils et dédaigné les avertissements.

Soudain, à quelques pas d'elle, elle entendit une voix qui disait :

— Maurice, mon petit ami, dérange-toi pour laisser passer la dame.

Ce nom de Maurice, jeté au milieu de ses pensées, fit tressaillir la princesse, et sa tête se redressa brusquement.

Devant elle, presque à ses pieds, couché au milieu du sentier, elle vit un jeune enfant qui jouait avec des cailloux qu'il avait amassés et qu'il alignait de façon à former diverses figures.

Il était nu-tête et elle remarqua qu'il avait de jolis cheveux blonds tout bouclés autour de la tête. Tout près de l'enfant et veillant sur lui, une vieille femme était assise au pied d'un arbre. Le petit Maurice, obéissant, s'était relevé.

— Ne te dérange pas, mon mignon, lui dit la princesse, continue à jouer.

L'enfant se tourna vers elle et la regarda avec ses grands yeux bleus étonnés.

— Oh ! l'adorable petit garçon, s'écria-t-elle. Elle se baissa, le prit dans ses bras et lui mit un baiser sur le front.

— Vous n'êtes pas maman, dit le petit.

— Non, répondit-elle, je ne suis pas ta maman, mais je t'aime aussi parce que tu es bien sage.

Et elle l'embrassa encore.

Puis, l'examinant avec plus d'attention, elle crut voir en lui Georgette quand elle était toute petite. C'était bien sa mine éveillée, sa petite bouche rose, sa figure épanouie et souriante, ses beaux yeux bleus et ses cheveux blonds bouclés.

Saisie d'une émotion aussi subite qu'étrange, ses yeux se voilèrent de larmes.

Elle se redressa, puis s'adressant à la femme.

— Vous avez un bien charmant enfant, madame, lui dit-elle, d'une voix qui tremblait légèrement.

— Oui, répondit madame Bertin, il est gentil comme un amour, doux, bon, affectueux, caressant, obéissant, pas du tout difficile à garder.

— C'est sans doute votre petit-fils ?

— Non, c'est un petit Parisien qu'on a mis en pension chez moi pour quelque temps. Tel que vous le voyez, il sort de maladie et il avait besoin de bon air ; on ne le dirait pas en voyant ses joues rondes et roses. Depuis quelques jours seulement que je l'ai, il n'est plus reconnaissable.

— Ses parents sont riches ?

— Tout ce qu'il y a de plus pauvres, au contraire ; aussi je ne leur ai pas demandé beaucoup, pour garder leur enfant. Et maintenant que je l'ai et que je m'y suis attachée déjà, tellement il est gentil, je le garderai tant qu'ils le voudront, quand même ils ne me donneraient rien du tout. Pourtant je ne suis pas riche, j'ai bien du mal à vivre avec mes petites rentes.

La princesse ne cessait pas de regarder l'enfant ; elle ne pouvait en détacher ses yeux.

— Il est bien habillé, presque richement, dit-elle ; on ne croirait pas que ses parents sont de pauvres gens.

— Ah ! voilà, répondit madame Bertin, toutes les mères se ressemblent, toutes sont glorieuses de leur enfant ; celles qui ne sont pas riches se privent souvent de manger pour pouvoir acheter un joli vêtement à leur cher bébé.

La princesse sentit augmenter son émotion. Elle tira son porte-monnaie, y prit une pièce de vingt francs et la mit dans la main de la vieille femme en lui disant :

— Permettez-moi de vous donner cela pour le petit Maurice ; vous lui achèterez ce que vous voudrez.

— Merci bien, dit madame Bertin, je lui achèterai d'abord un petit chapeau de paille, dont il a besoin pour courir sous le soleil.

— Puis-je vous demander où vous demeurez ?

— A Boulogne, madame.

— Si vous m'y autorisez, j'irai vous faire une visite.

— Madame, ce sera une joie et un honneur de vous recevoir dans ma modeste demeure.

— Veuillez me donner votre adresse.

— Madame Bertin, rue Fessart, 22.

— Merci, dit la princesse.

Elle salua la vieille femme d'un gracieux mouvement de tête, jeta sur l'enfant un dernier et long regard et elle s'éloigna rapidement en revenant sur ses pas.

— Je n'ai jamais éprouvé une semblable émotion, se disait elle ; j'ai le cœur serré et il me semble que ma poitrine est pleine de sanglots ; si je ne m'étais retenue, j'aurais pleuré devant cette femme.

Pourquoi cette impression extraordinaire et ce trouble en moi ? Est-ce parce que cet enfant s'appelle Maurice ? Est-ce parce que je me suis imaginée qu'il avait quelque ressemblance avec ma sœur ? Oh ! folle, folle que je suis !...

Elle retrouva sa voiture à l'endroit où elle l'avait laissée.

— Je rentre, dit-elle au cocher, en s'asseyant sur le cousin moelleux de la calèche.

Une demi-heure après, elle était dans son élégant boudoir. Son émotion était un peu calmée ; mais, en dépit de ses raisonnements, sa pensée la ramenait constamment dans cette allée du Bois où